

JEAN-BERNARD LEMAL

# LE PHARE

IS EDITION

**Retrouvez toutes nos actualités  
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is\_edition

Google.com/+is-edition

© 2017 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-253-0

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-254-7

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli

Illustration de couverture : Les Solot

Collection « Sueurs glaciales »

Directeur : Harald Bénoliel

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

JEAN-BERNARD LEMAL

# LE PHARE

ISEDITION

## RÉSUMÉ

Julien Lesage est retrouvé mort au pied du phare de Cap Lopez, l'unique monument notable de la bourgade de Port Gentil, capitale pétrolière du Gabon.

La vie paisible et dorée des expatriés est tout à coup bousculée par cet événement tragique. Les marabouts savent quant à eux que c'est la source de malédictions à venir.

Simon N'Guele, l'inspecteur de police local, n'a pas accès à ce milieu. Il demande alors l'aide de son ami Markus Lanier, journaliste, pour enquêter sur le passé et les ambitions de cette mystérieuse communauté.

Et une femme va très vite se démarquer : Vera Lesueur, l'épouse du directeur de Nation Oil...

## CHAPITRE I

Véra Lesueur méritait un destin particulier, tissé de journées exceptionnelles, extraordinaires, à l'exception de cet après-midi d'hiver, radieux et froid.

Un appartement parisien, des rideaux rouges, un miroir dans un cadre doré, une dormeuse en cuir à côté de la fenêtre... Cette chambre, Véra l'avait pensée, décorée et méticuleusement nettoyée le matin même. Mais ce n'était pas elle dans ce lit ; juste un mari et une autre, brune peut-être, blonde sûrement, transparente.

Comment en vouloir à cette fille trop jeune qui s'était glissée dans ses draps ? L'ignorance ou la confiance étaient des coupables idéales. En un instant à peine, cet époux s'était métamorphosé en parfait étranger, un homme en contre-jour, une ombre sur des volets sales.

Véra eut mal au ventre, une douleur transversale causée par la lame d'un mensonge plantée dans la chair, une blessure profonde, un gouffre ouvert sur un vague souvenir de jours heureux.

Dix ans, cela fait combien de minutes ? Cinq millions deux cent cinquante-six mille exactement, mais la cinq millions deux cent cinquante-six mille unième l'avait fait vomir. Dix ans à se réveiller la nuit, trahie par des cauchemars, des caresses amères, des baisers qui se

trompent de bouche. Mais l'habitude pourrit tout, dictant les mauvaises raisons de finir ses jours ensemble.

Afin d'occulter ce naufrage affectif, il fallut parcourir la Terre entière à la recherche de plus miséreux. L'Afrique n'en manquait pas, alors autant s'y rendre et être certains de s'y perdre enfin, dans ce continent aux horizons flous distillant des histoires de marabouts, de jeteurs de sorts, de sculpteurs de vie.

L'illusion de la fuite rattrape toujours les éclopés du grand amour. Les longs fleuves d'Afrique sont d'une tristesse incommensurable quand la solitude s'installe, entre le soleil et les brumes, dans notre tête, telle une pendule ne donnant plus l'heure.

Véra, Louis... Ce couple sans tain plongea avec délectation dans un microcosme de gens de rien, un petit monde peuplé de ménagères subitement devenues reines et princesses du bourg. Hier encore, elles faisaient leur vaisselle et torchaient leurs mômes dans un trois-pièces/cuisine/salle de bain exigü de banlieue. Mais voilà, un voyage en avion et quelques valises participèrent au miracle.

Froid le métro, chauds les taxis-brousse ; froides les rues de Paris, incandescentes les ruelles d'un bidonville où des gamins, pieds nus et en guenilles, s'agrippent à votre bras pour tenter de comprendre votre présence dans leur paysage, étrange étranger en chaussettes et chaussures perdu au milieu des fumées âcres de charbon de bois qui se consume, la main sur les narines pour ne pas sentir l'odeur de la misère et regardant droit devant pour ne pas voir, ne pas savoir, et surtout ignorer.

Oubliant les cris venant du village tout proche, assise sur la terrasse de la villa, Véra goûtait la tiédeur du crépuscule tachée, au gré du vent, du parfum d'un bougainvillier. Une erreur typographique pour « Véro », comme « Véronique », avait donné naissance à « Véra », un prénom prédestiné pour le futur. Ses parents, maintenant disparus, avaient trouvé cela plutôt drôle et sans conséquence.

Elle aurait tant voulu passer le reste de ses jours dans ce fauteuil, persuadée d'avoir rencontré l'éternité ! Les chiens devaient hurler au

paradis pour faire fuir les repentis, les tricheurs et les menteurs qui assassinent les rêves. Ils aboyaient aussi dans la rue au passage de la voiture qui devait la conduire à une énième soirée de la bonne société locale.

Les distractions étaient rares sur cette presqu'île du bout du monde. D'ailleurs, tout y était qualifié de « presque » ! Rien n'était achevé : ni les routes, ni les maisons en travaux depuis des lustres, ni les gens et leurs bonnes manières. Une existence presque banale calée entre le lever du jour et le soleil couchant à la recherche d'une nuit idéale.

Il était temps de s'apprêter. Véra croisa le reflet de cette femme dans le miroir : une robe neuve, des chaussures assorties, les ongles faits, le rimmel sur les yeux et si peu d'elle dans tout cela. Le mois dernier, le trompe-ennui offert par le consul canadien fut sans égal : buffet moyen, viande trop cuite, et pas de musique.

Ce soir, c'était au tour du représentant suisse de convier tout ce joli monde au tue-emmerdement de la semaine. Au moins, Véra était sûre de se bâfrer de chocolat. Elle trouvait les Suisses moches, à croire que les lois de certains cantons interdisaient aux beaux Helvètes de quitter leur pays.

Madame la consule, la « moche » Geneviève Viard, s'habillait au marché du village, choisissant des étoffes colorées et informes pour se donner bonne conscience auprès des autochtones. En comparaison, son mari avait su se fondre dans la faune locale en se rapprochant de la cuisinière. Elle accommodait ses goûts particuliers pour des après-dîners sexuels, réveillant les sens d'un corps engourdi par une éducation trop lisse, telle une tempête tombée sans prévenir sur le lac Léman.

Mais il ne fallait pas se fier aux apparences d'un quidam toujours tiré à quatre épingles, timide et détaché. Les notables de Port-Gentil le fréquentaient assidûment, y compris Louis Lesueur. D'ailleurs, l'absence de ce dernier avait été remarquée. Véra connaissait par cœur son catalogue d'excuses et de bonnes raisons auxquelles elle n'accordait plus d'importance.

Elle se promenait entre les convives, suivant un itinéraire précis, longeant les fesses des uns, évitant les pas des autres et tous ces regards sur rien, ces airs satisfaits et insupportables.

À l'autre bout de la pièce, un homme noir faisait attention à ne pas se frotter aux obstacles posés là : des derrières encombrants et des coudes pointus, des yeux qui se détournent sur son passage et des brefs « bonjour » suivis par l'urgence de disparaître aussitôt.

Alors, ils se retrouvèrent face à face, coincés entre la table des desserts et celle des petits-fours salés. Ils eurent le sentiment d'appartenir à la même équipe, un tandem improbable louvoyant au milieu d'un champ de mines faussement réjouies.

Ils n'avaient rien à se dire, aussi leur fut-il facile d'évoquer n'importe quoi. Lui, le mauvais état des routes, et elle, le manque de pluie... ou était-ce le contraire ? Puis la conversation se voulut plus intime. Il n'était pas marié, Véra si peu. Surpris et gêné par leurs confidences, il but son verre d'un trait. Elle parlait du village, des chiens et de ce sentiment d'être retenue prisonnière dans une forteresse dorée. D'un geste de la main, Simon pointa la foule des convives en disant :

« Les barreaux aux fenêtres de votre cellule sont inutiles. Je vous présente vos geôliers ! »

Alors aucune chance d'être libérée, juste des évasions éphémères dans des verres de champagne.

Comment croire à leur destin commun ? Ils respiraient le même air à cet instant précis. Ils auraient pu être victimes d'une catastrophe naturelle, emportés ensemble dans un torrent de boue ou noyés dans une vague formidable. Au lieu de cela, ils flottaient dans le marasme ordinaire d'une fête sans paillettes, spectateurs avertis d'un spectacle inaudible.

Simon et Véra, couple de curieux échoué sur la banquise d'une soirée à l'ambiance glaciale, avaient fait connaissance. Aucun rendez-vous ne fut pris, mais dans Port-Gentil, la « presque » île, les rencontres étaient inévitables.



Simon avait grandi au village. Enfant, il se baignait sur ces rivages déserts jouxtant la jungle naissante à l'abri de l'unique monument notable de la région. Dressé sur la plage, le phare métallique du Cap Lopez crevait de solitude. Juchée en face, de l'autre côté de l'océan, il enviait la carrière glorieuse de la Statue de la Liberté, danseuse étoile adulée, reconnue.

Pourtant, tous deux étaient nés dans les mêmes ateliers de Gustave Eiffel. Ils avaient partagé une forge commune, les assauts des mêmes marteaux et les caresses des mêmes ouvriers polisseurs. Le bras de la statue pointait vers le ciel la torche recouverte d'or, symbole de liberté ; le soleil d'Afrique faisait briller le dôme de cuivre posé au sommet du phare.

Mais que faire d'un morceau de ferraille rongé par la rouille, par la lassitude, les embruns et l'ingratitude des hommes ? Combien de marins avait-il sauvés du naufrage, en indiquant le passage vers l'Ogooué et Port-Gentil ? Il avait même rencontré le docteur Schweitzer en partance pour Lambaréné. Pas même un remerciement, une décoration, le respect dû aux vieux soldats. Juste des lambeaux de peau métallique qui se détachent, flottant un instant dans l'air avant de s'abîmer sur le sable. Le ressac et l'érosion s'évertuaient à grignoter son socle un peu plus chaque jour. Le phare du Cap Lopez était le triste reflet de la vie qui se déroulait à ses pieds.

À défaut d'accueillir des paysans siciliens en quête d'avenir ou des mineurs irlandais lassés par le brouillard et le pain noir, il servait de décor à l'ultime pique-nique dominical avant l'arrivée de la saison sèche et des vacances en métropole.

Les familles noires s'installaient vers le sud au bord de la mangrove, les familles blanches vers le nord, à l'abri du vent et des mouches. Des gamins protégés par la cécité de la jeunesse se mélangeaient sans distinction de couleur. Ils plongeaient en hurlant dans les vagues avant de rejoindre leur carré respectif, le visage rougi par le sel et la plante des pieds tachée par le goudron déversé le long du littoral, souillure en provenance directe des forages au large. On produisait « l'huile », l'or

noir, pour le bien de l'humanité et les comptes en banque du Président et de son entourage.

Entre gens du même cercle – ceux venus du nord –, on échangeait les nouvelles du pays, de France ou d'ailleurs. On lançait à la volée des commentaires croisés et convenus sur les progrès de la civilisation, la télévision par câble et les machines à laver, tout en regrettant que ces bienfaits n'aient pas encore déferlé sur ces rivages malgré des décennies de vaccination occidentale.

Après avoir épuisé les généralités, on abordait les ragots et les histoires de voisinage. La routine des occupations dans les quartiers réservés et la proximité généraient des comportements biaisés. On se plaignait des cuisinières et de la mauvaise tenue des gardiens postés à l'entrée des villas. Décidément, on leur donnait trop d'argent pour un travail si simple auquel ils n'étaient pas assidus.

Tout se déroulait comme à l'accoutumée. On dégustait le poulet rôti, la langouste pêchée le matin et le fromage arrivé par avion. La fête au soleil d'Afrique jouait toujours l'air du bonheur, cette sempiternelle rengaine sur la certitude d'appartenir à une caste d'élus. On s'observait les uns les autres, un éventail à la main, des lunettes de soleil sur le nez, distillant une contemplation curieuse, presque malsaine. On se regardait vivre, copiant les attitudes altières des plus anciens, cherchant l'oubli d'être soi dans des verres de cognac trop pleins pour une fin d'après-midi.

Alors, des rires intempestifs éclataient au fil des conversations, des plaisanteries à deux sous et des moqueries. On poussait le bon goût à singer l'accent et les postures des gens du village, sans se soucier le moins du monde de leur présence. L'intelligence était au rendez-vous de la bêtise, mais l'ennui devait être occulté, effacé, impossible.

La plage était vaste et chacun pouvait, s'il le désirait, s'installer à l'écart des autres. Mais le poids des mœurs locales, et les inévitables retrouvailles du lundi matin à la base, dictaient une disposition quasi hiérarchique.

Robert Daguerre, le directeur des opérations offshores, se réservait toujours la place d'honneur, à proximité des bouteilles. Il connaissait

tous les travers de l'expatrié, tous les secrets de famille de ces compagnons exilés en partance pour nulle part, persuadés d'avoir atteint leur apogée. Il connaissait par cœur ces illusions qu'il avait lui-même expérimentées avant que son épouse ne foute le camp avec un Sénégalais, noir, musulman et riche. Il traînait comme un boulet une dose de rancœur omniprésente pendant la semaine, impatient de la noyer le dimanche dans un mélange de liquides brutaux sans distinction d'étiquettes.

Debout derrière Daguerre, Max Leclerc, propriétaire du restaurant « Le Parisien », élégant, affichant une ostensible masculinité sous un crâne rasé, un polo blanc trop serré et un sourire accroché à ses lèvres en toute circonstance. Il était brun, agaçant et sûr de lui. De Paris, il ne connaissait que la Tour Eiffel et un bistrot où il avait été convié pour les noces d'un cousin éloigné. Originaire de Bordeaux, il avait plus ou moins travaillé comme mécanicien avant d'embarquer sur une barge en partance vers le Gabon. Arrivé à Port-Gentil, il apprécia très vite l'attrait des jeunes filles du village. Les élues du mois servaient dans l'établissement qu'il acheta pour une bouchée de pain à un commerçant libanais malade, désireux de rentrer au pays pour y mourir. Il venait au pique-nique avec des quiches, des pizzas et deux ou trois de ses compagnes du moment, petites mains idéales pour servir l'assemblée.

Geneviève Roland se tenait en face de lui, incapable de dissimuler son dégoût pour cet homme s'affichant avec des pétasses jeunes et noires. C'était à ses yeux un exemple pitoyable pour ses deux filles, ses deux garçons, et surtout pour son mari, Jérôme, le géologue de la société. Lui s'arrangeait toujours pour s'asseoir loin de son épouse et entre celles des autres, prenant bien soin d'avoir un angle de vision dégagé sur la rondeur des fesses des petites amies de Max.

Chacun avait aussi des égards pour monsieur Maurice, négociant en bois précieux au caractère taciturne et au discours lent. Son seul attrait : un hors-bord qu'il ne pilotait jamais et une fille de dix-neuf ans consciente de la faiblesse des hommes, avide de sports en tout genre et de ski nautique : « Jérôme, vous voulez bien m'aider à me hisser sur le bateau ? Les vagues sont trop fortes et je n'y arrive pas toute seule ! ».

Véra jouait le jeu, par lâcheté, par ennui, par défi aussi. Elle avait le sentiment de parler une autre langue, de vivre ces instants par procuration. Mais voilà, Véra faisait partie du décor. Épouse du patron d'une base pétrolière, cet étranger de mari avait trouvé le moyen de la retenir, de la culpabiliser. Pourtant, elle avait accepté d'élever ses deux enfants, issus d'un premier mariage, un garçon et une fille, André et Annabelle, admiratifs de leur père, distants envers leur belle-mère.

Elle avait un sourire pour tout le monde, sauf pour monsieur Maurice. Elle posait la main sur l'épaule d'un interlocuteur pour souligner son intérêt, un clin d'œil pour acquiescer. Personne n'osait lui dire quoi que ce soit. Véra, épouse du chef, était choyée, faussement admirée, toujours jalouée, haïe parfois, et invitée par tous.

Toute cette faune, calée entre le repas, la sieste et les irritations personnelles, jouait la même pièce dominicale devant un public averti : les habitants du village. Ces derniers observaient les ballets des flatteurs, les contritions des femmes bafouées et l'agitation permanente de ces étrangers. Ils n'osaient pas applaudir aux répliques, mais riaient fort et sans détour, connaissant par cœur la fin de l'histoire.

Soudain, un gosse essoufflé accourut, porteur d'une nouvelle étrange :

- Maman, maman ! Il y a monsieur Julien qui ne bouge plus !
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- C'est vrai, il est là-bas, sur la plage ! Il ne bouge pas et il a toujours ses habits de travail !

Le corps de Julien Lesage, ingénieur diplômé de l'Institut du pétrole, gisait sur le sable. Il portait encore sa combinaison bleue ornée des écussons de sa compagnie, « Nation Oil », et ses bottes de sécurité.

- Je croyais qu'il était en mer ce dimanche, sur la plateforme américaine ? dit l'un.

- C'est vrai, je l'ai vu encore la semaine dernière au restaurant, avant qu'il ne prenne l'hélico, répondit Max Leclerc.

- Mais alors, il a dû passer par-dessus bord ?

– Curieux que personne n’ait donné l’alerte. Tu n’as rien entendu, toi, Robert ?

– Pourquoi me poser la question ? Je n’en sais rien. Et sa femme ?

– Elle est en France depuis des semaines. Elle est partie pour une histoire de succession, je crois.

– Encore une qui n’a pas supporté ce foutu pays.

Tous, femmes, maris, amis, enfants, restaient cois devant la fin tragique de Julien Lesage. Seule Maria Conrad, un esprit à part dans cette assemblée, veuve d’un pilote, toujours attirante malgré un âge que personne n’osait demander, donna le fond de sa pensée :

– Le salopard a dû être tué. Normal quand on joue avec le feu des autres...

Un silence gêné et des mines médusées accueillirent ce jugement sans protestation. En somme, ces allégations semblaient correspondre à une certaine vérité, celle que l’on protège, celle que l’on cache par peur de la contagion.

Véra s’approcha elle aussi du corps, retira lentement ses lunettes de soleil.

– Je vais avertir mon mari. Il devait passer par le bureau cet après-midi, n’est-ce pas, Robert ?

Robert n’était visiblement pas au courant d’une urgence quelconque réclamant la présence dominicale de son patron au siège de la société. Dire le contraire aurait été maladroit et grossier. Pour éviter tout malentendu, il proposa à Véra de prévenir lui-même ce mari si besogneux.

Le microcosme était en émoi et le pique-nique définitivement gâché. On rangea à la hâte les nattes, les paniers, les parasols, tout en séchant rapidement les gosses avant de les pousser vers les voitures. Ce triste spectacle était une trahison, un voile de honte recouvrant une tranquillité si durement préservée.

Les gens du village vinrent jeter un regard sur ce corps étendu sur le dos, la face tuméfiée, les lèvres bleues et les yeux ouverts sur le néant. Beaucoup semblaient le connaître, mais aucune larme ne coula sur leurs

visages, la compassion ne faisant plus partie de leur vocabulaire. Bientôt, le roulement du ressac reprit ses droits, le cri des mouettes se fit entendre à nouveau et les derniers groupes attendirent, assis sur le sable, que le coucher de soleil rougisser enfin le ciel. La Terre n'avait pas cessé de tourner et le phare du Cap Lopez tenait son heure de gloire.

## CHAPITRE II

Un homme du village, accidenté ou tué par un technicien blanc ivre à la sortie d'un bar, constituait un événement mineur se réglant à l'amiable. La société pétrolière payait le prix de la douleur à la famille du défunt avant de punir le coupable par une affectation au Nigeria, dans le delta maudit de Port Harcourt ou, mieux encore, dans les sables du Soudan.

La police gabonaise ne tenait pas à être mêlée aux affaires impliquant des étrangers. Elle était à l'aise dans les contrôles routiers intempestifs des fins de mois permettant de racketter gentiment les conducteurs ayant omis de nettoyer la boue accrochée à la plaque d'immatriculation de leur véhicule. Il faut dire qu'en dehors des vingt kilomètres de route plus ou moins goudronnée, le reste du réseau était constitué de pistes délavées par la pluie. Aussi, toutes les voitures étaient sanctionnées, à l'exception des véhicules orange de « Halliburton », qui réparait gracieusement les motos de la gendarmerie.

Simon Nguete, l'unique inspecteur de police du village, était habitué à régler des cas de vol de poules, de disparition d'épouse ou d'abandon de mari, suivant les points de vue. Mais, un accident mortel ou un meurtre se déroulant dans la communauté blanche relevait de la sécurité intérieure des compagnies pétrolières et déclenchait l'intervention des

représentations diplomatiques. Aussi, il ne prit aucune initiative malheureuse et préféra contacter sa hiérarchie et le médecin légiste de l'hôpital central de Libreville. Il serait toujours temps de s'imposer.

Pourtant, Simon ne supportait plus cette situation. Il avait vu des films, des policiers en imperméable portant chapeau mou respectés, presque admirés par la population. Il avait le sentiment que cette affaire, très difficile à résoudre, offrait l'opportunité rêvée pour faire montre de ses talents.

On emporta le corps de Julien Lesage à la morgue. Une autopsie fut aussitôt demandée par Louis Lesueur, en sa qualité de directeur de la base de « Nation Oil ». Les besoins des assurances et l'omerta nécessaire à la poursuite des opérations en mer dictaient une solution rapide, discrète et contrôlée.

Le rapport faisait état de contusions multiples et de coups portés derrière la nuque avec une clé, un marteau, un choc puissant ayant aussi écrasé la tempe. Le corps avait ensuite été jeté à l'eau. L'incident se serait produit au cours des dernières quarante-huit heures. Dans la foulée, on appela un représentant officiel du gouvernement français afin qu'il vienne sur place constater les faits.

Charles Monin avait suivi des études en criminologie sans vraiment briller, mais grâce aux relations de son oncle, il décrocha ce poste d'attaché culturel près de l'ambassade de France. Il avait toutes les qualités requises pour réussir sa carrière : de petite taille, le menton posé au-dessus d'un nœud papillon, il savait surtout rester à sa place. La bienséance et les non-dits exigeaient que les remous, les ressentiments et les critiques envers le pays hôte soient réservés à l'enceinte du country-club.

Louis Lesueur et le médecin légiste de Libreville l'attendaient sur le tarmac de l'aéroport de Port-Gentil. À sa descente du vieux Focker faisant la navette avec la capitale, ils échangèrent quelques banalités sur l'état du hall d'arrivée et la chaleur humide. Assis dans la voiture, ils abordèrent timidement la situation.



- Monsieur Monin, nous avons un problème.
- Lesueur, nous avons tous un problème. Les autorités gabonaises font mine d’être froissées par nos conciliabules, mais leur présidence a fait passer un message confirmant leur intention de rester en dehors de l’enquête. Néanmoins, pour sauver les apparences, il faudra demander l’assistance de la police locale.
- À vrai dire, nous n’avons pas le choix. Il n’y en a qu’un : Simon Nguele, inspecteur.
- Nguele ! Vous le connaissez bien ?
- Oui, enfin, nous avons été en contact avec lui pour un vol de barils d’essence et quelques broutilles. Avec ses méthodes peu orthodoxes, il a réussi à démasquer les voleurs. Ce n’était pas bien difficile, puisque les coupables travaillaient dans notre entrepôt. Et puis, nous l’avons récompensé par un voyage... Vous n’êtes pas sans savoir les coutumes de ce pays...
- Eh bien, nous ferons avec lui !
- Vous êtes médecin légiste... Alors, vos conclusions ?
- Il a été tué, sans le moindre doute.

Louis Lesueur crut bon d’insister :

- Justement, Monsieur Monin, notre compagnie désire que l’on conduise cette affaire dans la discrétion. Nous ne voulons pas attiser les tensions chez les employés et la communauté. Nous avons assez de difficultés en ce moment : des puits en panne, un audit programmé par la maison-mère américaine et les demandes extravagantes de la Première dame !
- Pas au courant...
- Vous êtes certain ? Vous savez, Monin, si les fonctionnaires de l’ambassade ne prennent pas le relais, on va fermer le robinet. Ensuite, à vous de gérer les conséquences !
- Bon, je vais voir ce que l’on peut faire... C’est qui le type, là-bas ?
- L’inspecteur Nguele !

Simon Nguele se tenait debout devant le corps de Julien Lesage. Les présentations furent brèves ; Charles Monin était pressé. Ses vacances en métropole ne pouvaient être contrariées par un événement, certes grave, mais dont l'issue était déjà connue.

Charles Monin fit valoir une certaine expertise en exagérant l'importance de ses études avortées. Il observa avec attention le visage de la victime, puis ses mains et sa peau.

– Pensez-vous, docteur, qu'il ait pu tout simplement tomber de la plateforme ? Je ne vois pas de blessures particulières causées par un coup.

– Comme je vous l'ai dit, il y a des traces suspectes sur la nuque, mais effectivement, elles auraient pu se produire lors de sa chute.

– Cela vous convient, Monsieur Nguele ?

– Il me semble que cet homme a été frappé par-derrière et jeté dans l'océan. C'est d'ailleurs ce que vous avez noté dans votre rapport, docteur.

– Oui, en effet, mais Monsieur le Conseiller a raison : c'est un simple accident.

– Bon, je vois que nous sommes d'accord. Je rédigerai une note en ce sens que je vous ferai parvenir, monsieur Nguele, pour signature et transmission à votre hiérarchie à Libreville.

– Monsieur Monin, je comprends votre impatience, mais j'ai un travail à faire. Je suis certain que nous parviendrons aux mêmes conclusions. Mais c'est mon devoir de chercher la vérité, surtout quand il y a mort d'un homme échoué sur l'une de nos plages.

– Écoutez Nguele, j'admire votre conscience professionnelle, mais nous avons reçu des instructions de votre présidence. Alors, vous prendrez votre plus beau stylo pour mettre votre nom sur ce bout de papier et tout le monde sera content. Croyez-moi, vous serez plus tranquille.

Se tournant vers Lesueur, Charles Monin lui chuchota à l'oreille :

– Qui est cet emmerdeur ? Je croyais que vous l'aviez en main ? Il faut qu'il signe.

– Je m'en occupe personnellement, répondit-il.

De retour chez lui, Lesueur était d'une humeur massacrant. Véra avait vécu d'autres orages et pris le parti d'ignorer ces colères de circonstance de la part d'un homme persuadé qu'elle ne comprenait rien à ses problèmes. Aussi, il n'en parlait jamais. Mais ce jour-là, il eut le besoin de se rassurer.

– Ce type, Monin, descendu de Libreville, est vraiment arrogant en plus d'être un imbécile. Il croit tout savoir !

– Tu me parles de l'affaire Julien Lesage ?

– Oui, exactement, et pour couronner le tout, l'autre singe de Nguele a voulu faire le malin au lieu de s'occuper de ses affaires !

– Simon Nguele ? Pourtant, il m'a paru sympathique et affable.

– Ma pauvre Véra, tu n'as jamais su faire la différence entre les gens qui ont de l'importance et les autres. D'ailleurs, comment l'as-tu connu ?

– Je l'ai croisé au consulat de Suisse, cette soirée où tu étais censé me rejoindre.

– Oui, je travaille, et j'ai de bonnes raisons de ne pas perdre mon temps dans ces mondanités. Quand je pense qu'on a eu la faiblesse de lui payer un voyage en France, à cet apprenti policier !

## CHAPITRE III

Spécialiste de rien, j'étais doué pour me mettre dans des situations difficiles. Elle avait la quarantaine aiguisée comme ses talons aiguilles. « Une femme brillante se devait d'être chaussée comme il faut », disait ma grand-mère. Leslie était une citadine aguerrie et piquante, un reflet roux dans ses cheveux, une pâle étincelle dans le regard, une mélancolie attirante comme son parfum laissant une traînée subtile de combava et de girofle, essences rares pour amazone urbaine.

– Markus, vous êtes un type bizarre, mais je crois avoir percé votre mystère.

– Alors, ma chère Leslie, dites-moi à quoi je pense en ce moment...

– À cet instant précis, vous avez envie de coucher avec moi, et d'un café crème.

– Et le mystère dans tout cela ?

– Vous n'avez pas les moyens de payer le café... C'est de ma faute. Les tasses cerclées d'or de l'« Intercontinental » ne supportent que des mokas cueillis par des vierges sur les hauteurs de l'Équateur, et cela n'a pas de prix ! Mais le reste est gratuit ! Vous avez de belles mains et un caractère sauvage, les ingrédients parfaits pour faire l'amour avant le déjeuner.

Impossible de savoir si elle était l'épouse d'un homme riche ou l'ex-future femme d'un millionnaire. Quelle importance ? Féline Leslie aux gestes fluides, une robe glissant lentement sur des escarpins noirs, vision suffisante pour perdre la raison, ensemble, sans plus attendre.

Nous avons simplement envie d'accrocher un visage sur des heures perdues, incapables de poser un adjectif sur nos émois et nos figures amoureuses. Puis, après l'urgence du plaisir, nous marchâmes dans la rue, lentement, affichant un sourire complice sur nos lèvres juste pour rendre jaloux des passants incrédules.

Pour me récompenser, Leslie me fit don d'une invitation à un vague colloque sur l'Afrique, une réunion de paroissiens sans religion donnant l'illusion du bien-fondé de la compassion du Nord pour le Sud. On y déroulait des tapis de bonnes intentions sans conséquence aucune pour les participants.

Simon Nguete, inspecteur de police, seul et unique représentant de l'ordre de la petite ville de Port-Gentil au Gabon, déambulait un verre de jus d'orange à la main, perdu au milieu de ces gens en représentation. La détresse palpable de ce convive m'avait donné envie de faire sa connaissance.

Simon était en visite au zoo, parfaitement conscient de la futilité de ces rassemblements. Il n'enviait personne. Il me raconta par le détail son village et son ciel. À mon tour, sans vraiment savoir pourquoi, je lui racontai ma vie, enfin, les épisodes reliant les trous noirs et les omissions. J'avais trouvé un confesseur à la mesure de mes doutes, certain qu'il me donnerait l'absolution.

J'eus un véritable coup de foudre pour cet homme, une amitié subite, une confiance aveugle en notre futur commun. Nous étions appelés à nous revoir. Mais je ne savais encore ni comment ni pourquoi.

J'ai toujours été un docteur *es* solitude avec pour seule ambition une survie confortable, offerte par des gens atteints d'amnésie d'amitié profonde ou simplement en manque d'amour. Un homme de compagnie agréable, volubile, paresseux et presque beau. Pour être honnête, j'avais

un physique différent. Ma mère me répétait souvent cette phrase : « Différent, donc unique ! Donc beau ! ». Interrogez toutes les mères du monde : elles vous diront que les logiques maternelles sont incontestables.

J'étais du genre à répandre mes affaires partout et être capable de perdre une paire de chaussettes au fond d'un tiroir de la commode d'une chambre mal rangée que j'occupais gracieusement. Le propriétaire de l'appartement était l'ami d'un cousin de ma mère ; une relation sans relation, un accident dans notre histoire de famille composée de déracinés, de fruits pourris tombés de l'arbre généalogique, tout comme moi.

Je travaillais en *free-lance* pour un journal, un magazine, une agence, la police, les services secrets, enfin presque tout le monde, mais je n'étais pas particulièrement sollicité. Je tondais aussi la pelouse de ma tante Gabrielle, la seule qui ait compris ma philosophie, la seule à me prêter de l'argent sans poser de question. J'avais toujours été séduit par son esprit libre, par son choix assumé de vivre seule. J'aimais aussi la musique grave et mélodieuse de son prénom, Gabrielle, mais elle préférait Gaby !

Je n'avais pas fait grand-chose depuis plus de deux mois, à part un papier sur la disparition des fours à pizza dans Paris, pour lequel j'avais gagné de quoi vivre pendant cinq jours, et aussi trois kilos. Une vague loi interdisait la reconstruction d'un four à pizza à bois si celui-ci était démonté pour quelque raison que ce soit. Je ne savais pas que les pizzaiolos avaient des ennemis. Comment pouvait-on détester de manière raisonnable un Italien ? À part Mussolini – que je n'ai pas connu –, j'aimais tous les Italiens. Ils avaient le don de se faire pardonner par avance tous les péchés du monde. Une nation qui enfante Jules César, un paysage de Toscane et Venise a tous les droits, et même le devoir, de regarder les autres de haut !

La sonnerie de mon téléphone vint briser une tentative de sieste, allongé sur un morceau de pelouse oublié le long de la Seine. Simon voulait que je le rappelle de toute urgence. J'avais en horreur ce genre d'obligation. Suivant mes règles, j'étais censé ne pas répondre. Mais ne

devant rien à cet ami lointain, notre conversation future ne pouvait qu'en être agréable.

Les premiers mots de Simon me firent trembler... Il avait un service à me demander ! Mon monde tournait à l'envers. En général, je prononçais cette phrase le premier.

La ligne était mauvaise, mais je compris qu'un événement grave, exceptionnel, s'était produit dans son village et qu'il avait besoin de mon aide.

Le jardin de ma tante Gabrielle avait besoin de soins, et moi, d'un billet d'avion. Contrairement à son habitude, elle me posa une question :

- Pourquoi le Gabon ?
- Pour aider un ami, ma tante...
- Est-il noir ?
- Oui, enfin, il est gabonais !
- Tu sais Markus, j'ai connu un garçon noir par le passé...
- Ah oui ?
- Oui, mais il n'était pas gabonais... Il était brésilien...
- Je ne veux pas en savoir plus, ma tante...
- Tu as tort ! Sergio... voilà, il s'appelait Sergio, et j'étais amoureuse de lui. Mais à cette époque...

Assis dans le vieux 747 d'« Air Gabon », je me racontais la fin de l'idylle impossible entre le Brésil et ma tante. Elle avait rencontré le soleil dans sa jeunesse, et cette étincelle dans son placard à souvenirs éclairait encore ses vieux jours. Quand on a la chance d'avoir des regrets, c'est que le bonheur a croisé notre chemin. Je tentai de compter les miens, mais seuls des fantômes sonnaient le rappel. Je m'étais égaré entre l'adolescence et la trentaine, handicapé par le manque de courage, le noir qui éclairait mon tunnel, et la brillance de mes analyses, qui n'avaient jamais réussi à convaincre personne d'autre que moi.

Je regardais par le hublot ces traînées blanches à la lisière du ciel et des nuages, copies des taches informes que l'on trouve sur les fiches des psychothérapeutes explorant vos angoisses :

– Alors, à quoi ressemble ce dessin pour vous ?

– À un sexe de femme.

– Et celui-ci ?

– À des pieds !

– Des pieds ? Et pourquoi des pieds ?

– Parce ce que ma vie pue l'inutile, tout comme vos questions et vos absences de réponse, tout comme votre stylo-plume n'ayant jamais eu le plaisir de former les mots d'un poème d'amour, juste le récit des saletés des autres...

Ces élucubrations m'avaient coûté le prix d'une consultation et le mépris éternel du praticien. Incorrigible, je riais tout seul de mes frasques, au risque d'effrayer les autres passagers.

L'aéronef suivait toujours la même route : Paris-Libreville et retour. Serait-ce le lieu de mes retrouvailles avec l'ombre de moi-même ? Le hasard avait si mal fait les choses que cette perspective salvatrice me réchauffa le cœur.

Le douanier de Libreville avait trouvé litigieux et illisible un tampon sur mon carnet de santé. Aussi fus-je convoqué et retenu dans le bureau du directeur. Ce grave problème devait être solutionné au plus vite afin que je ne rate pas ma correspondance. En fouillant dans mon portefeuille, je trouvai enfin un tampon tout neuf, tout vert, avec le portrait d'Ulysse Grant et portant la devise « In God We Trust ». J'eus de la chance, car le directeur comprenait l'anglais, le mot « dollar » et les chiffres inscrits au haut à droite du billet.

Libreville-Port-Gentil, même dans un vieux Fockler, ne prenait pas plus de trente minutes. À peine le temps d'admirer la côte et les plateformes de forage au loin, en pleine mer.

FIN DE L'EXTRAIT



## TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
Chapitre I.....	5
Chapitre II.....	15
Chapitre III.....	20
Chapitre IV.....	25
Chapitre V.....	30
Chapitre VI.....	40
Chapitre VII.....	44
Chapitre VIII.....	58
Chapitre IX.....	72
Chapitre X.....	81
Chapitre XI.....	94
Chapitre XII.....	105

Chapitre XIII.....	115
Chapitre XIV.....	129
Chapitre XV.....	141
Chapitre XVI.....	155
Chapitre XVII.....	166
Chapitre XVIII.....	177
Chapitre XIX.....	189
Chapitre XX.....	200
Chapitre XXI.....	210
À propos de l'auteur.....	216
Ce livre vous a plu ?.....	220
Découvrez nos autres livres.....	221

## CE LIVRE VOUS A PLU ?

Aidez-nous à le faire connaître en prenant deux minutes pour laisser un commentaire sur le site Internet de la librairie où vous avez acheté le livre.

Grâce à ces quelques mots qui font toujours plaisir, vous encouragez les éditeurs indépendants et contribuez aussi à convaincre d'autres lecteurs de découvrir le livre et l'auteur.

D'avance merci pour votre aide !

Si vous le souhaitez, vous pouvez également nous rejoindre sur notre page Facebook pour suivre les actualités de nos auteurs !



**[Facebook.com/isedition](https://www.facebook.com/isedition)**

**DÉCOUVREZ NOS AUTRES LIVRES  
SUR NOTRE CATALOGUE EN LIGNE !**

**[WWW.IS-EBOOKS.COM](http://WWW.IS-EBOOKS.COM)**

- ◆ Thrillers
- ◆ Romance
- ◆ Faits de société
- ◆ Science-fiction
- ◆ Polars

Soutenez les libraires en commandant votre livre chez eux, c'est le même prix !